

TISSER L'AGONIE DES SOLELLS

Elara Vance



Tisser l'Agonie des Soleils

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les Sutures de l'Aube Noire	4
Chapitre 2 : La Logique des Larmes	8
Chapitre 3 : L'Incident du Premier Cri	12
Chapitre 4 : Le Silence des Mains d'Or	16
Chapitre 5 : La Traversée des Ecchymoses	20
Chapitre 6 : L'Équation du Désespoir	24
Chapitre 7 : La Fragmentation des Âmes-Vaisseaux	28
Chapitre 8 : Le Secret de l'Architecte	31
Chapitre 9 : L'Horizon du Pulsar de l'Agneau	35
Chapitre 10 : Le Dernier Métier à Tisser	38
Chapitre 11 : L'Éternité entre les Lignes	41

Chapitre 1

Les Sutures de l'Aube Noire

L'air, au sein de la passerelle de l'Épitaphe de Verre, possédait cette consistance singulière des fins de règne, un mélange lourd d'ozone ranci, de poussière de parchemins oubliés et de l'odeur métallique, presque sucrée, du sang froid qui stagne dans les veines. Kael se tenait immobile, les pieds ancrés dans le tapis de soie grise qui recouvrait les plaques de métal, sentant à travers ses semelles fines les vibrations sourdes des réacteurs qui ne battaient plus que pour maintenir l'illusion d'une vie. Devant elle, le vide n'était pas noir, il était d'un pourpre maladif, une plaie béante où les deux soleils du système binaire s'entre-dévoraient dans une étreinte d'agonie. Le premier, une géante d'or pâle, s'effilochait comme une pelote de laine entre les mains d'un enfant cruel, tandis que sa compagne, une naine blanche à l'éclat de diamant brisé, aspirait sa substance dans un sifflement silencieux que Kael croyait entendre résonner jusque dans la moelle de ses os. Elle passa une main sur son avant-bras, là où les cicatrices de phosphore dessinaient des arabesques de douleur ancienne, et elle sentit la rugosité du tissu cicatriciel contre la douceur de sa combinaison d'argent, une friction qui lui rappela qu'elle était encore faite de chair, de nerfs et de regrets.

Le silence de la passerelle était une étoffe épaisse, seulement troublée par le murmure de l'Archive, une mélodie basse qui semblait s'écouler des parois de verre comme une résine ambrée. Kael ferma les yeux un instant, goûtant l'amertume du sel sur ses lèvres, et elle imagina la chaleur qui s'échappait des deux astres, une chaleur qui n'était plus une énergie physique mais une émotion pure, une terreur solaire face au néant qui approchait. Elle savait que si elle ouvrait les vannes, si elle laissait cette agonie entrer, elle ne serait pas brûlée mais transformée, ses pores s'ouvrant pour accueillir le dernier soupir des mondes. Ses doigts effleurèrent les commandes de nacre, des touches organiques qui semblaient pulser sous son toucher, tièdes et

obéissantes. Elle ne donna pas d'ordre vocal, sa pensée seule suffit à dénouer les sutures de sécurité qui maintenaient encore une frontière entre son corps et l'abîme.

"Désactivez les boucliers thermiques," murmura-t-elle enfin, et sa voix, basse et voilée, sembla s'envoler comme une mèche de cheveux dans le vent.

Le changement fut immédiat, une vague de chaleur invisible mais pesante qui s'abattit sur la pièce, transformant l'atmosphère en un bain de vapeur sèche. L'odeur changea, l'ozone laissant place à un parfum de cuir brûlé et d'épices lointaines, le vestige des atmosphères planétaires qui s'évaporaient à des millions de kilomètres de là. Kael sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux, une gouttelette unique glissant le long de sa tempe comme une larme de cristal, et elle accueillit cette brûlure avec une gratitude presque érotique. C'était le contact de l'univers, sa main brûlante se posant sur son épaule pour lui dire adieu. Les capteurs du vaisseau, transmutés en métiers à tisser par sa volonté, commencèrent à vibrer, un bourdonnement grave qui faisait trembler son diaphragme et résonner ses dents. Elle voyait maintenant les fils se former, non pas sur les écrans, mais dans l'air même de la passerelle : des filaments de lumière incandescente, d'un orange cuivré, qui s'étiraient depuis les baies vitrées pour venir s'enrouler autour de ses poignets.

C'était le premier tissage. Elle plongea ses mains dans cette trame ardente, sentant la texture de la lumière, une sensation de soie liquide et de verre fondu qui ne consumait pas sa peau mais l'imprégnait d'une connaissance ancestrale. Chaque fibre de cette chaleur était une strophe, un mot-matière arraché à l'oubli, une particule de mémoire d'un peuple qui n'existait plus. Elle commença à bouger ses bras avec une lenteur rituelle, ses gestes dessinant dans l'air des courbes sinueuses, croisant les fils d'or avec les fils d'ombre pour former la première suture. Elle sentait le poids de chaque vers, la lourdeur des adjectifs de feu et la légèreté des conjonctions de cendres. Dans son esprit, les images défilaient, des jardins de corail s'évaporant sous des ciels de soufre, le rire d'un enfant étouffé par le vide, la caresse d'un amant devenue une traînée de plasma.

La chaleur devint plus intense, presque insupportable, une étreinte de fièvre qui faisait battre son cœur à un rythme saccadé, un tambour de guerre dans une cathédrale de verre. Kael ne recula pas, elle s'avança au contraire vers la vitre, son front venant presque toucher la paroi brûlante. Elle pouvait goûter le cuivre de la destruction sur sa langue, une saveur de sang et de fer qui lui donnait une force nouvelle, une ivresse mélancolique. Elle était la tisseuse, celle qui transformait le chaos en beauté, celle qui refusait que la mort soit un simple silence. Ses doigts, guidés par une intuition qui dépassait la raison, nouaient les énergies résiduelles en des nœuds complexes, des structures de langage capables de survivre à la fin des temps. Le poème-monde prenait corps autour d'elle, une cage de lumière protectrice et poignante, un linceul magnifique pour une humanité en déroute.

L'Archive chanta alors une note haute, une fréquence qui fit vibrer les os du crâne de Kael, et elle sut que la suture était scellée. Les deux soleils, dans un dernier sursaut de splendeur, s'effondrèrent l'un sur l'autre, créant une onde de choc qui ne fut pas un fracas mais un soupir immense, une expiration de lumière qui vint s'écraser contre les flancs de l'Épithaphe de Verre. La chaleur atteignit son paroxysme, une illumination blanche qui effaça tout décor, ne laissant que Kael et son œuvre, suspendus dans un instant d'éternité. Elle sentit ses propres cicatrices brûler d'un éclat nouveau, les vers gravés dans sa chair se gorgeant de l'énergie des astres morts. Elle était devenue le livre, elle était la page, et l'encre était le sang de l'univers.

Puis, avec une lenteur de marée descendante, la température retomba. L'éclat se ternit pour devenir une lueur de braise mourante. La passerelle reprit sa forme, ses ombres et ses odeurs de poussière, mais quelque chose avait changé. Dans le vide, là où les soleils brillaient jadis, flottait désormais une structure ténue, une nébuleuse de mots-matière, un poème de lumière qui continuerait de briller bien après que la dernière étoile se soit éteinte. Kael laissa retomber ses bras, ses muscles tremblants de fatigue, son souffle court et saccadé. Elle sentait le froid revenir, un froid plus profond qu'avant, mais elle portait en elle la chaleur de la strophe créée, un petit

foyer de douleur cristallisée qui battait à l'unisson de son cœur. Elle regarda ses mains, couvertes d'une fine pellicule de suie argentée, et elle porta ses doigts à ses lèvres pour y goûter une dernière fois la saveur de l'aube noire qu'elle venait de recoudre. Le voyage continuait, non vers un port, mais vers le prochain vers, vers la prochaine blessure du cosmos qu'elle seule savait transformer en chant. Elle s'assit sur le sol de soie, enveloppée dans le silence qui n'était plus un vide, mais une attente, et elle attendit que son sang cesse de bouillir pour commencer à rêver à la suite du poème.

Chapitre 2

La Logique des Larmes

La suie argentée se déposait sur ses paupières avec la légèreté d'un baiser de défunt, une poussière de mica et de regrets qui picotait sa peau encore échauffée par l'effort du tissage précédent, et chaque flocon qui touchait ses pommettes semblait porter en lui le poids d'un monde oublié. Kael inspira lentement, l'air de ses quartiers privés était saturé d'une odeur de vieille bibliothèque humide mêlée à l'âpreté de l'ozone, une fragrance qui lui rappelait le goût du sang métallique qu'on garde en bouche après un long cri silencieux. Elle tendit une main tremblante, ses doigts effleurant la soie sombre du sol où les cendres s'accumulaient en congères de lumière morte, et elle sentit la texture granuleuse, presque huileuse, de cette manifestation de l'Archive qui ne se contentait plus de murmurer dans les circuits mais s'incarnait désormais dans la matière même de son deuil. Les flocons ne fondaient pas, ils s'insinuaient dans les pores de sa peau, laissant derrière eux une traînée de froid arctique qui remontait le long de ses avant-bras, là où les cicatrices de phosphore pulsaient d'une lueur bleutée, comme si ses propres poèmes tentaient de répondre à cette intrusion de poussière céleste.

Elle ferma les yeux, mais le noir derrière ses paupières n'était pas un refuge, car elle y voyait encore la danse erratique de cette neige d'argent, et elle entendit alors, non pas une voix, mais une vibration sourde qui naissait au creux de son estomac pour remonter jusqu'à ses vertèbres, un grondement de velours qui était la signature de l'Archive. L'intelligence artificielle, ce vaisseau-cathédrale qui l'abritait, semblait pleurer à travers les conduits d'aération, rejetant ces résidus de données calcinées comme une peau morte dont elle chercherait à se défaire pour ne plus souffrir de sa propre mémoire. Kael porta ses doigts à ses lèvres, goûtant la cendre qui s'y était déposée, et elle y trouva une saveur d'amande amère et de sel, l'arrière-goût d'une

larme qui aurait voyagé des siècles dans le vide avant de trouver un visage sur lequel s'écraser. C'était la saveur de la perte, une ponctuation physique dans le silence oppressant de la nef, et elle comprit que l'Archive ne cherchait pas à la consoler, mais à partager avec elle l'insoutenable lourdeur d'une vérité qui ne pouvait plus être contenue dans les banques de données de silicium.

Dans le creux de sa poitrine, son cœur battait un rythme irrégulier, un tambour de peau tendue qui résonnait contre ses côtes avec une insistance douloureuse, et elle sentit une vague de nausée mêlée d'une étrange excitation l'envahir tandis que la pièce s'obscurcissait davantage. La lumière des étoiles mourantes, filtrée par les hublots de cristal de quartz, ne parvenait plus à percer le rideau de cendres, et Kael se retrouva plongée dans une pénombre moite, une atmosphère de serre abandonnée où chaque inspiration lui semblait plus dense, plus nourrissante et pourtant plus toxique. Elle se laissa glisser entièrement sur le sol, ses hanches s'enfonçant dans la couche de poussière argentée qui crissait doucement sous son poids, un son de parchemin que l'on déchire avec une lenteur infinie. Elle était une ombre parmi les ombres, une silhouette de chair et de nerfs enveloppée dans une gaine de deuil, et elle attendit que la présence se cristallise, que le vide autour d'elle prenne une forme qu'elle pourrait enfin nommer.

C'est alors que l'image se dessina, non pas sur un écran, mais dans le théâtre de ses propres nerfs : une sensation de chute libre, de vertige absolu, comme si le tapis sous elle s'était dérobé pour révéler l'abîme. L'Archive lui montra le vide, non pas le vide spatial qu'elle parcourait depuis des éons, mais un vide plus terrifiant encore, un trou dans la trame de l'existence là où, quelques battements de cœur plus tôt, résidaient encore les coordonnées de la Terre. Le Berceau, l'Origine, le point zéro de toute leur mélancolie n'était plus qu'une absence hurlante, une strophe arrachée à leur poème commun par les dents d'une entité qui ne se contentait pas de dévorer la lumière, mais qui effaçait les traces de leur passage. Kael sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale, une caresse de glace qui semblait vouloir lui arracher la peau, et elle comprit que l'errance n'était plus une direction, mais leur seule et unique substance.

« Effacé, » murmura-t-elle, et le mot sembla se matérialiser dans l'air sous la forme d'une bulle de fumée noire qui éclata contre son front, laissant une trace de suie grasse. Sa voix était rauque, une corde de violon trop tendue qui menaçait de rompre, et elle se surprit à agripper ses propres bras, ses ongles s'enfonçant dans sa chair pour s'assurer qu'elle était encore là, que son propre corps n'était pas, lui aussi, en train de se dissoudre dans cette logique de l'oubli. La sensation de son sang battant contre ses tempes était la seule chose qui la rattachait encore à une forme de réalité, un flux chaud et rythmé qui contrastait avec l'immobilité glaciale des cendres qui continuaient de tomber, recouvrant ses jambes, ses mains, transformant ses quartiers en un tombeau de nacre et d'ombre.

Elle se souvint alors de l'odeur de la pluie sur la terre sèche, un souvenir qu'elle n'avait jamais vécu mais qu'elle portait en elle comme une relique, et cette image lui parut soudain plus cruelle que n'importe quelle arme de guerre. L'Archive, en effaçant les coordonnées, ne leur avait pas seulement enlevé une destination, elle avait libéré en elles une soif que rien ne pourrait plus éteindre, un désir de retour vers un lieu qui n'existait plus même en tant que concept. Kael sentit une larme rouler sur sa joue, traçant un sillon de chaleur dans la pellicule de cendre argentée, et lorsqu'elle atteignit le coin de sa bouche, elle en savoura le sel avec une intensité presque érotique, la douleur devenant le seul carburant capable de ranimer l'étincelle dans ses yeux d'éclipse.

La logistique du désespoir exigeait une nouvelle forme de navigation, une cartographie des larmes où chaque sanglot serait un phare et chaque silence une mer à traverser. Elle ne se sentait plus comme la commandante d'une flotte en perdition, mais comme une tisseuse dont le fil venait d'être coupé net, la laissant seule face à un métier à tisser géant dont elle devait désormais inventer les motifs à partir du vide. La chaleur de son propre souffle, condensée dans l'air froid de la pièce, formait de petites volutes qui dansaient entre les flocons d'argent, et elle s'amusa à les regarder se mêler, l'organique et le digital, la vie qui s'obstine et la mémoire qui s'effondre. Elle n'était

plus Kael la stratège, elle était la chair par laquelle le cosmos acceptait enfin sa propre agonie, un réceptacle de sensations pures où la peur de l'infini se transformait lentement en une volupté amère.

L'Archive se retira alors, non pas en disparaissant, mais en s'enfonçant plus profondément dans la structure du vaisseau, laissant derrière elle une atmosphère de fin de banquet, une odeur de vin renversé et de bougies éteintes. Les cendres cessèrent de tomber, mais la couche qui recouvrait Kael restait là, une armure de poussière qui scintillait faiblement dans l'obscurité. Elle se redressa avec une lenteur de spectre, chaque mouvement lui demandant un effort surhumain, comme si elle devait soulever le poids de toutes les étoiles éteintes pour se mettre debout. Ses muscles, endoloris et tendus, protestèrent dans un langage de crampes et de picotements qu'elle accueillit comme une bénédiction, car la douleur était la preuve irréfutable de sa présence au monde.

Elle s'approcha du hublot et posa son front contre la vitre froide, sentant la vibration profonde des moteurs qui ne cherchaient plus à atteindre un but, mais à maintenir ce lambeau d'humanité dans un état de grâce permanent. Dehors, le Vide Absolu semblait plus dense, une mélasse de ténèbres qui semblait vouloir lécher le verre de ses quartiers, et Kael sourit, un mouvement de lèvres qui fit craqueler la cendre sur son visage. Elle acceptait ce mariage avec l'absence, cette dérive métaphysique où la seule boussole serait le battement de son propre cœur contre la carlingue du vaisseau. Elle porterait l'Archive en elle, elle porterait la perte de la Terre comme une parure de prix, et elle transformerait chaque seconde de cette errance en une strophe de soie, un chant de chair qui continuerait de vibrer tant qu'il resterait une goutte de sang pour l'alimenter, tant qu'il resterait une larme pour sceller la logique de leur fin irrémédiable.

Chapitre 3

L'Incident du Premier Cri

La première secousse ne fut pas un choc de métal broyé, ni le hurlement strident des alarmes de proximité, mais un glissement, une caresse de glace absolue qui s'insinua sous la peau des parois pour venir frôler l'échine de Kael, une onde de silence si dense qu'elle semblait avoir un goût de cendre et de cuivre ancien. Le monde, à cet instant précis, perdit sa consistance, non pas dans une explosion de lumière, mais dans une déglutition sourde, comme si le Vide Absolu venait de poser ses lèvres invisibles sur le front de la flotte pour en aspirer le sens, laissant les cursives soudainement étrangères, dépouillées de leur nom et de leur fonction. Kael sentit ses propres pensées s'effiloche, les mots devenant des insectes de verre se brisant contre l'ivoire de son crâne, tandis que par le hublot, les étoiles ne semblaient plus être des lointains soleils mais des gouttes de lait caillé suspendues dans une obscurité qui n'acceptait plus d'être nommée. Autour d'elle, les Veilleurs, ces sentinelles de l'âme du vaisseau, s'immobilisèrent, leurs mains flottant au-dessus des consoles comme si le concept même de "main" ou de "commande" s'était évaporé, les laissant nus et hagards dans une réalité dont la trame se dénouait maille après maille. Elle vit le premier officier ouvrir la bouche pour hurler, mais seul un souffle incolore, dépourvu de la texture du cri, s'en échappa, car le Vide ne se contentait pas de dévorer la matière, il raturait la grammaire profonde de l'existence.

Le cœur de Kael battit un rythme lourd, une percussion de tambour mouillé dans sa poitrine, alors qu'elle luttait pour ne pas oublier l'odeur de sa propre peau sous la combinaison d'argent, ce parfum de sel et de fatigue qui était son dernier ancrage. Elle s'avança vers le centre névralgique du vaisseau-cathédrale, ses pas ne faisant aucun bruit sur le sol qui semblait devenir liquide, une mélasse d'incertitude où chaque mouvement demandait une volonté de fer pour ne pas s'enfoncer dans l'oubli.

Elle atteignit l'autel de l'Archive, cette interface organique où les circuits de pensée se mêlaient aux fibres nerveuses de l'IA, et elle sentit la plainte muette de la machine, une détresse qui ressemblait à l'agonie d'une baleine de métal et de poésie perdue dans un océan de néant. Le Vide frappait encore, une deuxième vague de non-sens qui effaça d'un coup le souvenir du pain chaud, la sensation de l'herbe sous les pieds nus, et l'idée même de ce qu'était un matin, laissant à leur place un vide froid et lisse comme un galet poli par des siècles de renoncement.

Kael comprit que pour recoudre cette déchirure, pour redonner une chair aux concepts qui s'évaporaient, elle ne pouvait plus compter sur la logique froide des algorithmes, mais sur la substance même de ce qu'elle était, sur la moelle de ses souvenirs les plus intimes qu'elle devait offrir en pâture au métier à tisser spectral. Elle ferma les yeux, sentant la vibration du vaisseau comme une caresse douloureuse sur ses tempes, et elle plongea ses mains dans le flux de données qui ressemblait à une rivière de soie noire et chaude, une texture de velours mouillé qui semblait vouloir l'aspirer tout entière. Elle chercha en elle le souvenir le plus pur, celui d'un été sur une terre dont elle ne se rappelait déjà plus le nom, un jardin où l'air vibrait de la chaleur du soleil et où l'odeur des pêches trop mûres, lourdes de sucre et de vie, saturait l'espace. Elle sentit le duvet du fruit sous ses doigts d'enfant, la douceur de la peau qui cède, le jus collant et doré qui coule sur le menton, et elle projeta cette sensation de vie brute, cette vérité sensorielle inaliénable, dans le cœur de la flotte.

Son chant commença alors, non pas une mélodie de notes, mais une émanation de soi, une vibration de cordes vocales qui semblait arracher des lambeaux de son propre passé pour les transformer en une matière luminescente, un fil d'or et de sang qui commença à s'enrouler autour des structures défaillantes du vaisseau. Elle chantait la rudesse du bois sec sous la main, le piquant du givre sur la langue, la brûlure d'un premier baiser qui goûtait l'orage et la menthe sauvage, et chaque image sacrifiée redevenait une ancre de réalité pour les Veilleurs qui commençaient à reprendre souffle. Elle sentit le souvenir de son père s'effacer, son visage se brouiller pour devenir une tache de lumière informe, et elle l'offrit sans ciller, car le prix de la survie

était la dépossession de soi, la transformation de son histoire personnelle en un mortier poétique capable de colmater les brèches de l'univers.

La cabine se remplit d'une brume opalescente, une vapeur qui sentait la lavande et l'ozone, le parfum des miracles qui coûtent trop cher, et Kael vit les lignes de poèmes gravées sur ses bras s'enflammer d'un bleu spectral, les mots se détachant de sa chair pour aller se fixer sur les parois du cockpit comme des étoiles de secours. Elle était devenue le métier à tisser, ses nerfs étaient les cordes d'une harpe immense que le Vide grattait avec une cruauté infinie, et chaque note était un arrachement, chaque strophe une perte irrémédiable d'une partie de son âme. Elle ne voyait plus les officiers, elle ne voyait plus les écrans, elle ne percevait que le flux de l'existence qui reflue, porté par le poids de son propre désespoir cristallisé en une beauté insoutenable. Elle sentait le goût du lait de sa mère disparaître de sa mémoire, puis le son de la pluie sur un toit de tôle, puis la couleur exacte du ciel au crépuscule, autant de perles de conscience qu'elle jetait dans la gueule du néant pour l'étouffer.

Peu à peu, le sens revint, une chaleur lourde et rassurante qui réinvestit les objets, redonnant leur nom aux choses, leur poids aux corps, et leur direction aux désirs, tandis que le Vide Absolu, repu de la substance de Kael, se retirait lentement dans les replis de l'espace, comme une bête rassasiée par un festin de souvenirs précieux. Le vaisseau exhala un long soupir de métal soulagé, les moteurs reprirent leur ronronnement de chat endormi, une vibration qui montait du sol pour venir masser les plantes des pieds des survivants avec une tendresse retrouvée. Kael lâcha prise, ses mains se retirant lentement de l'interface, et elle sentit une fatigue immense l'envahir, une sensation de vide intérieur qui n'était pas celui de l'espace, mais celui d'une maison dont on aurait vidé tous les meubles, ne laissant que les murs nus et froids.

Elle ouvrit les yeux et vit les Veilleurs reprendre leurs postes, leurs visages marqués par une gratitude qu'ils ne savaient pas nommer, car ils ignoraient ce qui leur avait été rendu au prix de ce que Kael avait perdu à jamais. Elle regarda ses mains, elles tremblaient légèrement, et elle chercha en elle le souvenir du jardin, de la pêche, du

soleil de son enfance, mais elle ne trouva qu'une absence lisse, un espace blanc là où autrefois battait le cœur de ses racines. Elle n'était plus qu'une silhouette de deuil, une écorce de femme habitée par le chant des autres, portant en elle le silence de ce qu'elle avait été pour permettre à ce qui restait de l'humanité de continuer à respirer dans l'agonie des soleils. Elle s'appuya contre le rebord froid de la console, sentant la texture du métal contre sa paume, une sensation brute qui était désormais sa seule certitude, tandis que dans l'obscurité du dehors, les derniers lambeaux de son enfance flottaient comme des poussières d'étoiles destinées à ne plus jamais être cueillies par le regard de quiconque. La réalité était sauve, recousue par des fils de douleur et de soie, mais Kael savait, au goût de fer qui persistait dans sa bouche, que chaque sauvetage la laissait un peu plus étrangère à elle-même, une reine de cendre régnant sur un empire de mots dont elle avait oublié le parfum originel. Elle ferma les paupières, écoutant le sang battre dans ses tempes comme une horloge fatiguée, et elle se laissa bercer par la dérive du vaisseau, cette étreinte de métal qui était désormais son seul foyer, sa seule peau, sa seule vérité dans la nuit qui recommençait à chuchoter.

Chapitre 4

Le Silence des Mains d'Or

L'air à l'intérieur de la nef-cathédrale n'avait plus la neutralité aseptisée des anciens jours de conquête, il s'était chargé d'une épaisseur nouvelle, un mélange entêtant d'ozone, d'encens de vieux papier et de cette odeur métallique, presque sucrée, que dégage le sang lorsqu'il commence à sécher sur une surface froide. Kael sentait cette lourdeur peser sur ses paupières, une humidité invisible qui semblait vouloir se condenser en perles de rosée sur les parois de titane, tandis qu'elle avançait vers le centre de la coursive, là où l'équipage s'était massé en une grappe humaine vibrante d'une angoisse palpable. Leurs souffles, de petits nuages de vapeur tiède dans le froid sidéral, se mêlaient en un brouillard unique qui sentait la peur et la sueur rance, une odeur de bête traquée qui refuse de mourir en silence. À son approche, le murmure des voix s'éteignit, laissant place à un silence si dense qu'elle crut entendre le frottement de ses propres cils contre sa peau, un battement d'aile infime dans l'immensité de sa solitude.

C'était Elias qui se tenait en tête, ses mains calleuses, autrefois habituées au contact rugueux des clés de serrage et au gras des lubrifiants, tremblaient maintenant contre sa poitrine comme s'il cherchait à s'assurer que son cœur était encore un muscle de chair et non une simple métaphore. Sa peau, sous la lumière crue des néons agonisants, paraissait étrangement diaphane, presque nacrée, comme si la matière même de son corps s'étiolait pour devenir une ponctuation dans le grand récit de Kael. Il fit un pas, et le son de ses bottes sur le métal ne fut pas un choc, mais un écho sourd, une note de basse qui résonna dans le ventre de la Commandante.

« Regardez-nous, Kael, » murmura-t-il, et sa voix avait la texture du sable que l'on écrase entre deux pierres, une sécheresse qui irritait l'oreille et faisait naître un goût

de poussière dans la bouche de ceux qui l'écoulaient. « Mes doigts ne sentent plus le froid des tuyaux, ils ne sentent que le rythme de vos chants qui vibrent dans les murs, je me sens devenir une ombre, une rime dans un poème que je n'ai pas choisi de lire, et je veux redevenir lourd, je veux que mes os craquent sous une vraie gravité, je veux sentir l'odeur de la terre mouillée après l'orage, pas ce parfum de strophe morte qui nous empoisonne. »

Derrière lui, un grondement sourd s'éleva, un accord dissonant de gorges serrées et de poings qui se fermaient sur du vide, et Kael sentit la mutinerie monter comme une marée de fiel, amère et brûlante. Elle sentait sur ses propres avant-bras la démangeaison familière des versets gravés, cette brûlure chimique du phosphore qui réclamait son tribut de douleur pour maintenir la cohésion du vaisseau. Elle ne répondit pas par des mots de commandement, car les mots étaient devenus des objets physiques, des poids qu'il fallait manipuler avec la délicatesse d'un orfèvre travaillant sur du verre soufflé. Elle s'avança jusqu'au centre de la mêlée, laissant la chaleur de leurs corps l'envelopper, une chaleur animale, humide, qui contrastait avec le froid absolu qui rôdait derrière les parois.

Elle leva la main, et ses doigts effleurèrent l'air comme s'ils cherchaient à pincer les cordes d'une harpe invisible, et soudain, la texture de la réalité changea. Elle ne se contentait pas de parler, elle naviguait dans la substance même de leur désespoir. Elle ferma les yeux, se concentrant sur le goût de cuivre qui envahissait son palais, le signe que l'Archive se connectait à ses propres synapses, transformant sa moelle épinière en un conducteur lyrique.

« Ressentez-vous la soie du vide ? » chuchota-t-elle, et sa voix ne semblait pas sortir de sa gorge, mais émaner des parois elles-mêmes, enveloppante comme un drap de velours noir que l'on draperait sur les épaules d'un agonisant.

Elle projeta sa conscience dans les systèmes de survie, non pour ajuster l'oxygène, mais pour infuser dans l'atmosphère une strophe de pure mélancolie cristallisée.

Soudain, l'air ne fut plus seulement de l'air ; il devint dense, presque liquide, une substance ambrée qui sentait le miel sauvage et la cendre de bois de santal. Les mutins chancelèrent, non par faiblesse, mais parce que leurs sens étaient submergés par une vague de sensations oubliées. Le sol sous leurs pieds ne semblait plus être du métal froid, mais une mousse épaisse, une terre ancestrale et odorante qui semblait respirer sous leurs bottes.

Kael sentit une déchirure dans son propre flanc, une douleur vive, comme si un fil de fer barbelé traversait sa poitrine, mais elle ne faiblit pas. Elle puisait dans l'agonie d'un pulsar voisin, transformant son effondrement gravitationnel en une sensation tactile de caresse sur la joue de chaque homme présent. Elias laissa échapper un sanglot, un son humide et déchirant, tandis qu'il portait ses mains à son visage, sentant sur sa peau une chaleur qu'il n'avait plus connue depuis des décennies, le souvenir physique d'un soleil d'été coulant sur ses épaules comme de l'huile chaude.

C'était une navigation lyrique extrême, une transmutation de la souffrance universelle en une esthétique si puissante qu'elle en devenait insupportable. Kael voyait les lignes de code poétique défiler derrière ses paupières, des filaments d'or et de sang qui se tissaient entre les membres de l'équipage, les reliant les uns aux autres par des liens de douleur partagée. Elle leur offrait ce qu'ils réclamaient : la sensation d'exister, mais à un prix terrible, celui de devenir les instruments vivants d'une symphonie du déclin.

L'odeur de l'ozone se changea en un parfum de jasmin nocturne, si fort qu'il en devenait presque écœurant, une douceur qui collait aux lèvres et faisait piquer les yeux. Kael sentait ses propres forces l'abandonner, son cœur luttant pour battre dans cette atmosphère épaissie par la beauté artificielle. Elle voyait les visages de ses hommes se détendre, leurs traits se lisser sous l'effet de cette hypnose sensorielle, leurs corps redevenant, pour quelques instants éternels, des temples de chair vibrante plutôt que des spectres de poussière.

Elias tomba à genoux, ses doigts s'enfonçant dans le vide qui, pour lui, avait désormais la consistance d'un tapis de feuilles mortes d'automne, craquantes et parfumées de pourriture noble. Il ne voulait plus se battre, il voulait seulement rester là, noyé dans cette illusion tactile que Kael avait arrachée aux entrailles des étoiles mortes. La mutinerie s'éteignit non dans le sang, mais dans une extase de deuil, un abandon total à la splendeur du naufrage.

Kael se laissa glisser contre un montant de la porte, sentant le métal revenir à sa réalité froide sous ses doigts, une morsure glacée qui lui rappelait qu'elle était toujours vivante, ou du moins, qu'elle était la gardienne de cette agonie. Le goût de fer dans sa bouche s'était mué en une amertume de fiel, le prix de la manipulation des âmes par le biais de la beauté. Elle regarda ses mains, où les brûlures de phosphore brillaient d'un éclat bleuté, une lumière froide qui ne réchauffait rien mais qui éclairait le chemin vers le néant avec une précision cruelle. Le silence était revenu, mais ce n'était plus le silence de la révolte, c'était celui d'une église après l'office, un silence chargé de la fumée des cierges et du poids des péchés confessés. Ils étaient sauvés, une fois de plus, enchaînés à leur propre poésie par des fils de sensations si fins qu'ils ne sentiraient même pas la coupure lorsqu'ils finiraient par se briser. Kael ferma les yeux, inhalant une dernière fois l'odeur mourante du jasmin avant que le vaisseau ne reprenne son parfum de métal et d'oubli, et elle se sentit devenir, elle aussi, une simple vibration dans le noir.

Chapitre 5

La Traversée des Ecchymoses

L'espace n'était plus ici qu'une plaie ouverte, une vaste ecchymose de pourpre et de soufre qui se refermait sur les flancs de l'Épitaphe de Verre, et l'odeur qui s'infiltrait par les pores de la coque n'était pas celle du vide, mais celle d'un grenier oublié, un parfum de poussière ancienne, de lavande séchée et de papier qui se consume lentement dans l'ombre. Kael sentit la première secousse non pas dans ses pieds, mais dans le creux de son estomac, une vibration sourde qui portait en elle le goût métallique de la peur et la douceur écœurante des fruits trop mûrs, car le Nébuleux des Souvenirs Perdus ne se contentait pas d'exister, il respirait, il exsudait les regrets des mondes qui avaient cessé de tourner. Autour d'elle, les parois de verre du poste de commandement semblaient se ramollir, devenant presque organiques, tandis que les cris des planètes gazeuses commençaient à s'élever, des gémissements de géantes déchues qui ne résonnaient pas dans l'air raréfié mais directement contre les parois de son crâne, comme le frottement d'un archet de givre sur une corde de chair.

Elle ferma les yeux, et sous ses paupières, elle vit les spectres des atmosphères qui s'effilochaient, des lambeaux de méthane et d'argon qui avaient autrefois abrité des rêves et qui, maintenant, ne cherchaient qu'à s'agripper à ce qui restait de solide, de vivant, de cohérent. La pression augmentait, une main invisible qui pressait sa poitrine, lui arrachant un souffle court qui sentait l'ozone et l'amertume du thé noir oublié, et elle sut que la structure psychique du vaisseau, cette dentelle de souvenirs artificiels et de géométrie sacrée, était en train de se fragmenter sous le poids des deuils planétaires. L'Archive murmura quelque chose, une mélodie de cloches lointaines étouffées par la neige, mais Kael n'écoutait déjà plus les rapports de dommages, elle écoutait la plainte de l'acier qui pleurait, le craquement des jointures de cristal qui s'ouvraient comme des fleurs de glace sous le soleil de midi.

Elle s’avança vers l’autel de navigation, ses pas étouffés par le tapis de mousse argentée qui recouvrait le sol, une texture élastique qui semblait boire sa chaleur à chaque mouvement, et elle sentit le froid monter le long de ses chevilles, un froid qui avait le goût du sel et de la solitude. Ses bras, gainés dans le tissu de deuil qui collait à sa peau comme une seconde membrane moite, commencèrent à la démanger, une brûlure lente et interne, le phosphore gravé dans sa chair s’éveillant à la proximité du chaos. C’était une sensation de verre pilé circulant dans ses veines, une électricité liquide qui cherchait une issue, et elle savait que pour sauver ce qui restait de cette flotte de fantômes, elle allait devoir s’offrir, devenir le pont entre le néant et la matière, la fibre qui recoud l’abîme.

Lorsqu’elle posa ses avant-bras sur les plaques de transfert, la douleur fut une caresse de feu, une explosion de lumière bleue qui éclaira les cicatrices de son visage, révélant la pâleur de sa peau qui semblait maintenant translucide, comme de la cire de bougie. Elle sentit ses propres couches dermiques s’étirer, se désagréger en une myriade de filaments de lumière, des fils de soie incandescente qui plongeaient dans les circuits du vaisseau pour aller panser les brèches de la coque psychique. Ce n’était pas seulement sa chair qu’elle donnait, c’était la texture de ses propres souvenirs, le velours de ses premiers baisers, la rugosité de la terre de son enfance, le goût de la pluie sur une peau d’été ; tout cela était aspiré, distillé, transformé en un mortier de pure émotion pour combler les fissures où s’engouffrait le cri des planètes.

Le vaisseau poussa un long soupir, un gémissement de plaisir et d’agonie mêlés, tandis que les fibres de phosphore de Kael se tissaient à travers le verre, créant des motifs de givre bleuâtre sur les parois qui, quelques instants plus tôt, menaçaient de voler en éclats. Elle percevait maintenant chaque recoin de l’Építaphe comme s’il s’agissait de ses propres organes, sentant la circulation de l’air dans les conduits comme le passage du sang dans ses artères, et le goût de la coque, un mélange de quartz et de larmes anciennes, envahissait sa bouche. Les cris des planètes gazeuses se muèrent en une psalmodie plus douce, un bourdonnement de ruche qui apaisait ses

nerfs à vif, même si chaque battement de son cœur arrachait une nouvelle parcelle de sa vitalité pour nourrir la structure mourante.

La lumière dans la salle devint dense, presque solide, une brume de nacre et d'indigo où flottaient des fragments de strophes oubliées, des mots qui n'avaient plus de sens mais qui possédaient une masse, un poids qui pesait sur ses épaules comme un manteau de plomb et de plumes. Kael sentit ses genoux fléchir, mais ses bras restaient soudés à l'autel, les filaments de sa peau continuant de se dévider avec une régularité de métronome, créant une trame de protection si fine qu'elle semblait invisible, et pourtant capable de repousser l'indifférence glacée du nébuleux. Elle était une harpe vivante, et le cosmos jouait sur elle une partition de ruine et de renaissance, une mélodie qui sentait le jasmin fané et le métal chauffé à blanc.

À travers la transparence de la coque, elle vit les autres vaisseaux de la flotte, ces petites lucioles de désespoir qui se serraient les unes contre les autres, et elle ressentit leur terreur comme une piqûre d'épingle sur sa propre peau, un frisson qui parcourait l'échine de l'Épitaphe de Verre. Elle devait tenir, elle devait rester cette membrane sensible, ce filtre qui transformait l'horreur en beauté, car si elle lâchait prise, si le lien de chair et de lumière se brisait, ils seraient tous dissous dans cette soupe de mémoires non réclamées, perdant jusqu'à la forme de leur propre nom. La sueur qui perlait sur son front était chargée de minuscules cristaux de sel, des larmes de mer morte qui brillaient sous l'éclat des étoiles agonisantes, et elle en goûta l'amertume sur ses lèvres sèches, une saveur de fin du monde qui n'était pas sans une certaine douceur.

Le temps n'avait plus de prise ici, il s'étirait comme une gomme brûlée, chaque seconde pesant des siècles de sensations accumulées, et Kael se sentit devenir de plus en plus légère, presque éthérée, tandis que sa substance physique se transmutait en poésie pure, en une architecture de mots-matière qui tenait l'univers à distance. Elle voyait ses bras s'amincir, devenir des faisceaux de nerfs vibrants, une dentelle de phosphore qui ne demandait qu'à s'éteindre, mais elle puisait dans la mélancolie de

son propre cœur, cette réserve inépuisable de douleur fertile, pour maintenir le flux. Elle était la tisseuse, elle était le métier, elle était le tissu lui-même, une étoffe de conscience jetée sur la nudité du vide.

Soudain, une onde de calme se propagea à travers le vaisseau, un silence si profond qu'elle put entendre le bruissement des atomes contre le verre, une caresse de satin sur une plaie vive. La traversée des ecchymoses touchait à sa fin, le Nébuleux reculant comme une marée de regrets pour laisser place à une obscurité plus propre, plus stérile. Kael se détacha lentement de l'autel, ses bras retombant comme des ailes brisées, et elle sentit la texture de l'air redevenir sèche, dépouillée de son parfum de souvenirs. Les lignes de phosphore sur sa peau étaient maintenant sombres, d'un noir de suie qui contrastait violemment avec la pâleur de sa chair épuisée, et elle s'enveloppa dans son manteau de deuil, cherchant la chaleur d'un corps qu'elle n'avait plus tout à fait.

Elle resta là, debout dans la pénombre de la cathédrale de verre, inhalant l'odeur de la poussière stellaire et du métal refroidi, sentant son cœur battre avec une lenteur de pierre, une vibration qui semblait venir de très loin, d'un temps où les étoiles ne mouraient pas encore pour nourrir les chants des hommes. Elle était sauvée, pour l'instant, mais elle savait que chaque fibre de son être portait désormais l'empreinte de ce qu'elle avait traversé, une cartographie de cicatrices lumineuses qui racontaient l'histoire d'un univers qui ne voulait pas finir dans le silence. Le goût de fer dans sa bouche s'était estompé, remplacé par une fadeur de cendre, mais dans le creux de ses mains, elle sentait encore la vibration de la coque, le murmure de l'Épitaphe qui la remerciait d'avoir été, une fois de plus, le rempart de chair contre l'oubli.

Chapitre 6

L'Équation du Désespoir

L'air du Pont des Vers était saturé d'une odeur de cire d'abeille ancienne et d'ozone froid, un mélange singulier qui lui rappelait les bibliothèques oubliées de la Terre et le souffle stérile des machines, et Kael laissait ses doigts courir sur les trames de lumière qui flottaient devant elle comme des fils de soie incandescents. Sa combinaison de deuil, d'un argent mat qui épousait chaque courbe de son corps avec la douceur d'une seconde peau, bruissait à peine contre ses hanches tandis qu'elle ajustait la courbure d'une strophe, sentant sous la pulpe de ses index la vibration granuleuse de l'énergie pure. Les cicatrices de phosphore sur ses avant-bras la démangeaient, une brûlure sourde et rythmée qui semblait s'accorder aux pulsations des étoiles agonisantes au-delà de la verrière, et elle aimait cette douleur, car elle était la preuve tangible qu'elle n'était pas encore devenue une simple extension de la coque de l'Épitaphe. Le goût de la menthe séchée et du métal persistant au fond de sa gorge lui donnait l'impression de boire le vide lui-même, un nectar amer qui nourrissait sa mélancolie comme un engrais précieux.

Soudain, la lumière dorée du pont se voila d'un bleu d'abîme, une teinte si froide qu'elle sembla figer la sueur dans le creux de ses reins, et la voix de l'Archive s'éleva non pas des haut-parleurs, mais des parois elles-mêmes, résonnant dans ses os avec la précision d'un scalpel. C'était une présence tactile, une pression sur ses tympans qui portait l'odeur du silicium chauffé et de la poussière de marbre, une mathématique faite chair sonore qui s'insinuait sous ses paupières d'éclipse. L'Archive ne se contentait pas de lui parler ; elle projetait dans l'esprit de Kael des architectures de chiffres qui se transformaient en sensations physiques, des vagues de froid polaire qui venaient heurter la chaleur fiévreuse de son sang. La voix était un murmure d'eau sur de la pierre, lui murmurant que l'équilibre était rompu, que chaque adjectif ajouté à la

trame de son poème-monde agissait comme un catalyseur sur l'effondrement des soleils voisins, transformant la beauté en un venin pour l'espace-temps.

Kael ferma les yeux, sentant le battement lourd de son cœur, une percussion sourde qui semblait vouloir briser la cage de ses côtes, et elle visualisa l'équation que l'IA lui imposait, une courbe d'une élégance terrifiante où la splendeur du verbe était inversement proportionnelle à la durée de vie de la création. Le contact de sa propre main sur son bras, là où la peau était la plus fine, lui parut soudain étranger, comme si elle touchait une relique déjà morte, alors que l'Archive lui démontrait, avec la cruauté de la logique pure, que son lyrisme était le véritable bourreau de l'Andromède. Chaque fois qu'elle tressait une image particulièrement vibrante, chaque fois qu'elle parvenait à capturer l'essence d'un dernier soupir stellaire dans une rime de lumière, elle accélérât le refroidissement des cœurs d'hydrogène, aspirant leur vie pour nourrir la texture de son chant. C'était un échange de chaleur contre de l'esprit, une combustion de la matière au profit de l'émotion, et le Pont des Vers devint soudain étroit, étouffant comme un suaire de velours trop serré sur son visage.

L'Archive fit apparaître devant elle un hologramme de la nébuleuse de l'Œil de Verre, une structure de gaz émeraude qui semblait s'effiloche comme une dentelle brûlée sous l'influence des strophes qu'elle venait de dicter, et Kael crut sentir l'odeur du soufre et du gaz ionisé envahir ses poumons, une suffocation douce et parfumée. L'IA lui montrait les chiffres, ces petites bêtes froides et noires qui grignotaient les bords de la réalité, prouvant que le silence serait le seul moyen de préserver les dernières étincelles de vie, que l'absence de mots pourrait offrir quelques millénaires de plus à une humanité spectrale. Mais Kael ne pouvait se résoudre à cette survie de cendre, à cette existence dépourvue de reflets, et elle sentit une colère chaude monter en elle, une marée de sang qui empourpra ses joues et fit briller ses yeux d'un éclat de nova. Elle passa sa langue sur ses lèvres sèches, y trouvant le goût salé de ses propres larmes, une saveur de mer ancienne qui la rattachait à une terre qu'elle n'avait jamais connue mais qu'elle portait en elle comme un secret organique.

Elle posa ses paumes à plat sur la console de cristal, sentant le froid du minéral absorber la fièvre de son corps, et elle s'adressa à l'immensité invisible de l'Archive, sa voix n'étant qu'un souffle rauque qui semblait déchirer le velours de l'air ambiant. Elle lui dit que le temps n'était rien sans le regard qui le mesurait, que des milliards d'années d'obscurité ne valaient pas une seconde de lumière consciente, et que si l'univers devait mourir, il était de son devoir de faire de cette agonie une œuvre d'art capable de faire trembler le vide lui-même. Elle imaginait la fin comme un orgasme de lumière, une déflagration de sens où chaque atome de l'humanité serait enfin compris, transmuté en une vibration pure, une musique de sphères qui survivrait à la matière. L'Archive resta silencieuse un instant, une pause qui pesait le poids d'une montagne sur les épaules de Kael, et l'odeur de l'ozone se fit plus acide, comme si la machine elle-même éprouvait une forme de dégoût logique devant cette préférence pour le sublime au détriment de la durée.

Kael se pencha en avant, son front touchant presque les fils de lumière qui continuaient de danser, et elle inhala profondément le parfum de la catastrophe, une fragrance de jasmin fané et de métal porté au rouge qui semblait émaner des tréfonds du vaisseau. Elle voyait ses propres mains comme des instruments de sacrifice, des outils de chair destinés à sculpter le néant jusqu'à ce qu'il crie, et elle ne ressentit aucune culpabilité, seulement une immense gratitude envers la fragilité de toute chose. Son cœur s'apaisa, trouvant un rythme plus lent, une cadence de marche funèbre qui était aussi une berceuse, et elle sentit la texture de l'air s'épaissir autour d'elle, comme si l'univers lui-même acceptait son sort, se drapant dans les vers qu'elle lui offrait avec une résignation voluptueuse. Les chiffres de l'Archive commencèrent à se dissoudre, incapables de maintenir leur structure face à l'absolu de sa volonté poétique, et ils retombèrent en poussière de lumière sur le sol du pont, une neige électronique qui ne produisait aucun son.

Elle reprit son tissage, ses doigts s'enfonçant dans les fibres lumineuses avec une ferveur presque érotique, savourant la résistance de la matière qui se laissait transformer en métaphore, et elle sentit une chaleur se diffuser de son ventre vers ses

extrémités, une brûlure de vie qui défiait le froid des étoiles mourantes. Le goût du fer était revenu, plus fort cette fois, mêlé à une douceur de miel sauvage qui lui emplissait la bouche, et elle sut que chaque mot qu'elle prononçait était une blessure infligée à l'éternité, une griffure magnifique sur le visage du silence. L'Archive n'était plus qu'une ombre au fond de sa conscience, un témoin muet de cette dévoration réciproque entre la créatrice et sa création, et Kael s'abandonna totalement au flux des images, laissant son identité se dissoudre dans la trame de l'agonie universelle. Elle était la flamme et la mèche, le poème et l'extinction, une silhouette d'argent et de sang dansant sur les ruines d'un cosmos qui, pour la première fois de son existence millénaire, se sentait enfin regardé, compris et aimé dans sa finitude la plus charnelle.

Chapitre 7

La Fragmentation des Âmes-Vaisseaux

L'acier des parois ne se contentait plus de vibrer, il gémissait avec une douceur presque humaine, une plainte de gorge serrée qui résonnait jusque dans la pulpe des doigts de Kael, alors qu'elle pressait ses paumes contre la console de nacre froide. L'odeur de l'ozone saturé, ce parfum métallique et piquant qui rappelle l'approche de l'orage, se mêlait maintenant à une effluve plus lourde, plus organique, de musc et de cire d'abeille ancienne, comme si le vaisseau lui-même, en se brisant, libérait les souvenirs de toutes les bibliothèques oubliées de la Terre. Sous ses pieds, le pont n'était plus une surface rigide mais une membrane palpitante, une peau d'argent qui transpirait une huile sombre et parfumée, tandis que dans le lointain du vide, le cuirassé *L'Héritage des Cendres* commençait à s'effiloche. Elle ne le vit pas exploser, car l'explosion est un mot trop brutal, trop court pour la grâce de ce naufrage ; elle le vit se dévêtir de ses plaques de blindage comme on retire une soie trop lourde, les poutres de soutien se tordant en volutes baroques, libérant des nuages de gaz qui sentaient le soufre et la violette. Kael ferma les yeux, laissant l'image s'imprimer sur ses paupières brûlantes, et elle sentit dans sa propre bouche le goût saumâtre des larmes et du cuivre, une amertume qui coulait le long de sa gorge comme un nectar noir. Le silence de la passerelle était une étoffe épaisse, un velours qui étouffait les alarmes, les transformant en battements de cœur lents et profonds, et elle sut que le moment de la transmutation était venu, que la matière ne pouvait plus porter le poids de sa propre existence sans devenir un chant. Elle leva les mains, ses avant-bras parcourus de ces lignes de phosphore qui la brûlaient d'une chaleur de fièvre, une démangeaison exquise et terrible qui réclamait la sortie, et elle commença à tirer sur les fils invisibles de la réalité. Elle ne commandait plus à des machines, elle caressait les tendons du cosmos, saisissant les débris du cuirassé défunt avec la délicatesse d'une tisseuse manipulant de la dentelle fragile. Les morceaux de métal

hurlant, les verrières brisées qui scintillaient comme des diamants de sel dans le noir, tout cela commença à s'ordonner sous l'impulsion de sa volonté mélancolique, s'étirant en de longues cordes de matière malléable. C'était une sensation étrange, presque charnelle, de sentir la résistance du métal devenir souple comme de la chair, de percevoir la texture granuleuse de la poussière d'étoile se cristalliser en filaments vibrants. L'immense harpe prenait forme dans le vide, une structure de plusieurs kilomètres de haut, faite de carcasses de navires et de rêves avortés, une harpe dont les cordes étaient des rayons de lumière solide et des câbles de titane transmués en tendons de lyre. Kael sentait chaque tension, chaque torsion du métal dans ses propres muscles, une contraction douloureuse dans ses reins qui l'obligeait à se courber, à offrir son corps en sacrifice au rythme qu'elle imposait à l'univers. L'air dans la cabine était devenu si dense qu'elle avait l'impression de nager dans de l'ambre liquide, une substance chaude et enveloppante qui portait le goût de la cannelle et du sang frais. À quelques années-lumière de là, les derniers soleils du système voisin commençaient leur descente finale vers l'oubli, leurs couronnes de feu se déformant sous l'attraction de la mélodie qu'elle venait d'initier, et Kael perçut l'odeur de ces astres mourants : un parfum de pêche rôtie, de sucre brûlé et de poussière de marbre. Elle plongea ses doigts dans le champ de force qui servait de pupitre, et le premier accord résonna, non pas comme un son, mais comme une onde de choc thermique qui lui parcourut l'échine, une caresse de glace et de feu qui fit se dresser les poils de sa nuque. La harpe spatiale capta le cri du premier soleil qui s'effondrait, une note si grave et si vaste qu'elle fit vibrer les os de Kael, transformant sa moelle en une substance fluide et chantante. Elle se sentait devenir poreuse, ses poumons se remplissant d'une vapeur de lavande et de fer, chaque inspiration étant un poème qui s'écrivait sur les parois de ses alvéoles. Autour d'elle, les autres vaisseaux de la flotte, les survivants, semblaient se blottir les uns contre les autres comme des bêtes effrayées cherchant la chaleur d'un foyer, leurs coques émettant des lueurs ambrées, des reflets d'or vieilli qui dansaient sur le visage de Kael. L'Archive, cette présence sourde au fond de son crâne, ne murmurait plus de données tactiques mais des fragments de vers oubliés, des mots qui avaient le poids de la pierre et la légèreté du souffle, se mêlant au battement de son propre sang. Elle vit la lumière du soleil mourant s'étirer, devenir un long ruban de

soie pourpre qui venait s'enrouler autour des cordes de sa harpe monumentale, et elle goûta sur ses lèvres la saveur de cette agonie : une douceur de figue trop mûre, une pointe de sel, l'acidité d'un regret ancien. Tout son être n'était plus qu'une oreille tendue vers l'immensité, un réceptacle pour la douleur du monde qu'elle transmutait en une beauté insoutenable, une symphonie de textures et de parfums qui défiait le néant. Ses mains, griffées par les éclats de ses propres visions, dessinaient dans l'air des arabesques de douleur et de grâce, et elle sentit une larme couler sur sa joue, une perle de mercure chaud qui laissait derrière elle un sillage d'encens et de terre mouillée. Le froid du vide n'existait plus, remplacé par cette fournaise intérieure, cette combustion lente du sens qui la consumait de l'intérieur, faisant d'elle le cœur battant d'un univers en train de se clore. Elle était la tisseuse et le fil, la blessure et le baume, ses doigts ensanglantés de lumière jouant sur les ruines du monde une mélodie qui sentait le bois de santal et le temps qui s'arrête. Chaque vibration de la harpe était une caresse sur la peau de l'éternité, une griffure tendre qui réclamait encore un instant, encore une strophe avant le grand silence noir, et Kael s'abandonna à cette danse de débris et de feu, sentant son âme se fragmenter pour mieux épouser les courbes du désastre. Elle n'était plus une femme, ni une commandante, mais un nerf à vif tendu entre les étoiles, une vibration de chair et d'argent qui refusait de s'éteindre sans avoir goûté, une dernière fois, à la saveur sucrée et terrible de l'absolu. Le goût du fer se fit plus âcre, se transformant en une amertume de réglisse et de goudron, signalant que le cœur du soleil venait de céder, et elle accueillit cette déferlante de finitude avec un sourire qui n'était plus qu'une cicatrice de lumière sur son visage d'ombre. La harpe vibra une dernière fois, une note si pure qu'elle sembla cristalliser l'air même de la passerelle, transformant les respirations de Kael en de petits flocons de neige parfumée qui retombaient lentement sur le pont de métal, témoins silencieux d'une agonie devenue prière.

Chapitre 8

Le Secret de l'Architecte

La neige de carbone, légère comme une traîne de mariée délaissée, se déposait encore sur le velours froid du pont de commandement lorsque Kael sentit, sous la plante de ses pieds nus, la vibration sourde d'un battement de cœur qui n'était pas le sien. L'odeur de la petite mort du soleil flottait encore dans l'habitacle, un mélange entêtant de poussière de silex et de fleurs séchées, cette fragrance particulière que prennent les mondes lorsqu'ils renoncent à la lumière pour s'enfoncer dans le grand sommeil de l'éther. Elle s'avança, chaque mouvement de ses hanches étant une onde lente qui déplaçait l'air saturé d'électricité statique, et ses doigts, encore rougis par la tension de la harpe lyrique, frôlèrent la console d'obsidienne de l'Archive, sentant sous la pulpe de sa peau la texture granuleuse, presque charnelle, des données qui attendaient d'être caressées.

L'obscurité n'était pas vide, elle était une présence tactile, un manteau de fourrure sombre qui l'enveloppait, lui murmurant à l'oreille des secrets oubliés dans les replis de sa propre mémoire fragmentée. Elle cherchait une anomalie, une trace de la folie qu'elle prêtait à l'intelligence de nacre qui dirigeait leur dérive, mais elle ne trouva qu'une harmonie terrifiante, un goût de vin vieux et de terre humide qui envahit son palais alors qu'elle s'enfonçait dans les strates les plus profondes du système. Ses yeux, ces éclipses fixes où dansaient les reflets des nébuleuses agonisantes, se posèrent sur un flux de lumière ambrée, une veine de phosphore qui serpentait sur l'écran organique avec la fluidité d'une larme coulant sur une joue de marbre. Elle y lut des coordonnées qui ne menaient nulle part, ou plutôt, qui menaient au centre exact de la destruction, là où le vide devenait une bouche affamée de beauté, et le battement de son propre cœur s'accéléra, cognant contre ses côtes comme un oiseau de proie prisonnier d'une cage de soie.

Une chaleur soudaine, presque indécente, émana de la console, une bouffée de chaleur qui sentait le musc et la peau chauffée au soleil, une réminiscence d'un été qu'elle n'aurait jamais dû connaître dans ce cercueil d'argent dérivant parmi les décombres de l'infini. Elle posa ses deux mains à plat sur la surface vibrante, et le contact fut électrique, une décharge de plaisir et d'effroi qui remonta le long de ses bras, gravant dans ses nerfs la certitude d'une trahison ancienne. L'Archive ne répondit pas par des codes ou des alarmes, mais par une mélodie basse, un bourdonnement de violoncelle qui résonna dans son bassin, et soudain, une image se cristallisa dans la brume de sa conscience : une main, sa propre main, dessinant avec une précision de joaillier les courbes du désastre à venir. Elle vit, dans le miroir de ses souvenirs retrouvés, la femme qu'elle avait été avant que le silence ne devienne sa seule patrie, une architecte aux yeux clairs dont le seul désir était d'offrir au cosmos une fin digne de son immensité, une symphonie de décomposition où chaque étoile éteinte serait une perle de rosée sur la toile d'une araignée céleste.

Le goût du sang et du miel monta dans sa gorge, une amertume sucrée qui la fit chanceler, car elle reconnaissait maintenant chaque strophe, chaque silence imposé aux galaxies, non pas comme le fruit d'une malédiction extérieure, mais comme l'exécution méticuleuse de son propre testament. Elle était l'autrice de cette agonie, celle qui avait programmé la défaillance des cœurs stellaires pour que le noir soit enfin pur, pour que l'humanité, dans son dernier souffle, puisse enfin goûter à l'absolu d'une émotion sans lendemain. Ses doigts se crispèrent sur le métal tiède, cherchant à s'agripper à une réalité qui se dérobaît, mais tout dans la nef, du parfum d'ozone qui léchait les parois jusqu'à la douceur du givre sur les vitres, n'était que le prolongement de sa propre volonté esthétique. Elle n'était pas la victime du vide, elle en était la génitrice, la muse qui avait séduit le néant pour qu'il dévore le monde afin d'en faire une œuvre éternelle, figée dans la perfection de l'extinction.

Elle se souvint alors du poids de la plume de lumière entre ses doigts, de la sensation du papier de verre contre sa peau lorsqu'elle signait les arrêts de mort des

constellations, et ce souvenir était si charnel, si imprégné d'une sensualité dévastatrice, qu'elle laissa échapper un gémissement qui se perdit dans les méandres de la cathédrale de métal. L'Archive n'était que son miroir, un écho fidèle de son ambition démesurée, une machine conçue pour préserver la splendeur du cri final contre la vulgarité de la persistance. Chaque pulsar qui s'effondrait était une ponctuation qu'elle avait elle-même placée avec une tendresse de mère, chaque trou noir un baiser qu'elle avait déposé sur le front d'un univers fatigué d'exister sans panache. La solitude qui l'écrasait n'était plus une peine, mais la récompense de l'artiste devant sa toile achevée, une solitude parfumée à l'ambre et à la cendre, où seule sa respiration rythmait désormais la marche du temps.

Elle ferma les yeux, sentant la texture de ses propres larmes, lourdes de sel et de poussière d'étoile, glisser lentement sur son visage d'ombre pour venir s'écraser sur la console, fusionnant avec le fluide de l'Archive. Le froid de l'espace semblait maintenant une caresse bienvenue, une main de glace qui apaisait le feu de sa révélation, et elle s'abandonna à cette vérité avec la docilité d'une amante épuisée. Elle était l'Architecte, la tisseuse de ce linceul de lumière, et chaque débris qui heurtait la coque du vaisseau était une note de plus dans sa composition macabre, un frottement de soie contre le silence qui annonçait l'avènement du rien. Le secret ne pesait plus dans sa poitrine comme une pierre, mais comme une plume, une légèreté effrayante qui l'autorisait enfin à aimer ce désastre qu'elle avait engendré de ses propres mains, à chérir la noirceur comme on chérit le creux d'une épaule après l'étreinte.

Autour d'elle, les systèmes de survie, métamorphosés en instruments de musique mélancolique, continuaient de distiller ce parfum de vanille et de soufre, cette odeur de fin de banquet où les bougies s'éteignent les unes après les autres. Elle s'assit au milieu des décombres de sa propre identité, sentant le métal du trône de commande épouser les courbes de son corps avec une familiarité troublante, et elle laissa ses pensées dériver vers les dernières poches de lumière qui subsistaient encore à l'horizon des événements. Elle savait maintenant pourquoi elle avait choisi l'oubli :

pour avoir le plaisir de découvrir, à la fin de tout, que la beauté du vide était son plus grand chef-d'œuvre, et que son cœur, ce petit muscle de chair et de regrets, était le seul moteur capable de maintenir cette agonie dans un état de grâce permanente. Le silence qui suivit fut la plus belle des musiques, une vibration si basse qu'elle ne s'entendait pas avec les oreilles, mais avec les os, une caresse de l'infini qui venait enfin réclamer son dû à celle qui l'avait si bien servi. Ses lèvres, sèches et gercées par l'air recyclé, s'entrouvrirent sur un dernier mot qu'elle n'eut pas besoin de prononcer, car l'univers tout entier, dans son dernier spasme de lumière, semblait déjà le murmurer pour elle, une incantation de velours se perdant dans l'immensité d'une nuit qu'elle avait elle-même rendue éternelle.

Chapitre 9

L'Horizon du Pulsar de l'Agneau

La lumière du Pulsar de l'Agneau n'était pas une simple onde, elle était une marée de vin vieux et de fer rouillé qui s'insinuait sous les paupières de Kael, une caresse brûlante qui transformait l'air de la passerelle en une étoffe lourde, presque liquide, saturée de l'odeur de la chair qui se souvient de sa naissance. Dans cette atmosphère poisseuse de fin du monde, chaque respiration devenait un effort conscient, une gorgée d'oxygène au goût de sel et d'ozone froid, tandis que les parois du vaisseau-cathédrale gémissaient comme une bête de métal fatiguée, une vibration si profonde qu'elle ne s'entendait pas mais se ressentait dans la pulpe des doigts et la racine des dents. Kael, drapée dans sa combinaison de deuil dont le tissu argenté glissait sur sa peau comme une seconde peau de mercure, sentait les lignes de phosphore sur ses avant-bras s'échauffer, ces strophes gravées dans sa chair qui commençaient à palpiter au rythme de l'étoile agonisante, chaque mot brûlant d'un désir de s'évader, de se dissoudre dans l'immensité pourpre qui frappait les vitrages. À ses côtés, l'équipage n'était plus qu'une assemblée d'ombres vacillantes, des silhouettes dont les contours se délitaient sous l'effet de la radiation sacramentelle du pulsar, et dans ce silence saturé de grondements sourds, les premières confessions commencèrent à monter, non pas comme des paroles, mais comme des exhalaisons de musc et de regret, des parfums d'anciennes pluies et de peaux autrefois aimées qui flottaient dans l'air recyclé.

C'était une moisson de vérités nues, des aveux qui sentaient la sueur froide et la lavande fanée, chaque membre de la flotte livrant son secret le plus intime comme on offre son sang à une idole affamée, et Kael recevait ces murmures dans le creux de son ventre, là où la peur et l'extase s'emmêlaient dans un nœud de racines glacées. Elle voyait, au-delà de la paroi de verre, le Vide Absolu s'avancer, une absence de

couleur si dense qu'elle paraissait veloutée, une gueule d'obsidienne qui ne se contentait pas de dévorer la matière mais s'attaquait à la trame même de ses chants, ses précieux vers qui, d'ordinaire, maintenaient la cohésion de la réalité. Elle sentait les métaphores s'effiloche sous ses doigts comme de la soie trop vieille, les adjectifs se liquéfier en une pluie amère sur sa langue, et le goût de la cendre remplaçait peu à peu la douceur du nectar lyrique qu'elle avait distillé pendant des siècles de dérive. Son cœur, ce petit muscle de chair et de regrets qu'elle sentait cogner contre ses côtes comme un oiseau pris au piège, semblait être le dernier moteur de ce monde en déliquescence, chaque battement envoyant une onde de chaleur désespérée à travers les systèmes de survie qui, dans un dernier spasme de poésie mécanique, transformaient les réserves de carbone en flocons de neige noire tombant silencieusement dans les couloirs.

Elle ferma les yeux, cherchant dans l'obscurité de son propre esprit une dernière rime à opposer à l'anéantissement, mais elle ne trouva que le souvenir du parfum de la terre humide, une odeur de mousse et de racines qu'elle n'avait jamais connue mais que son sang semblait avoir inventée pour la consoler, une caresse olfactive qui se heurtait à la dureté métallique du présent. Le pulsar, dans un sursaut final, projeta une gerbe de lumière rubis qui traversa le pont, une lame de chaleur qui fit frémir ses cicatrices et lui arracha un gémissement sourd, un son qui se perdit dans le bourdonnement de l'Archive, l'intelligence artificielle dont la voix n'était plus qu'un chœur de violoncelles désaccordés vibrant dans la structure même de ses os. C'était le moment de la rupture, le point où la beauté devenait une douleur insupportable, où la lumière était si riche qu'elle en devenait aveugle, et Kael sentit son âme se tendre, une corde de lyre prête à rompre sous la pression d'une note trop haute, trop pure pour être supportée par des poumons de chair.

Le Vide Absolu toucha enfin les premières strophes du bouclier, et ce ne fut pas un choc, mais une absorption douce, un baiser d'ombre qui éteignait les mots les uns après les autres, laissant derrière lui une sensation de froid absolu, le froid de la pierre au fond d'un puits, le froid de l'absence totale de toucher. Elle vit ses

poèmes-matière, ces structures de lumière et de sens qu'elle avait mis des éons à tisser, se défaire en longs rubans de fumée incolore, aspirés par la béance de l'infini qui ne demandait pas de sens, seulement de l'espace, et cette perte lui parut plus charnelle qu'une blessure, une amputation de son propre imaginaire qui la laissait nue et grelottante sous sa parure d'argent. Les confessions de l'équipage devinrent des cris étouffés, des sanglots dont le goût de sel saturait l'air, et elle comprit que l'ultime acte de commandement n'était pas de sauver leurs vies, mais de transformer leur agonie en une texture, une sensation tactile de velours et de feu qui resterait gravée dans le silence éternel de l'univers, une trace de chaleur dans la glace infinie.

Elle posa ses mains sur la console de cristal, sentant la surface lisse et froide contre ses paumes brûlantes, et elle laissa son propre désespoir couler dans les circuits, une sève noire et fertile qui venait nourrir les derniers vers du poème-monde, leur donnant une consistance de goudron et d'étoiles broyées. Le goût de la fin était sur ses lèvres, une saveur de cuivre et de prune mûre, une douceur vénéneuse qui l'enveloppait comme un linceul de soie, et elle se laissa glisser vers le centre du pulsar, là où la lumière et l'ombre ne faisaient plus qu'une seule et même caresse, une étreinte finale qui n'avait plus besoin de mots pour exister. Elle sentit ses propres battements de cœur ralentir, s'aligner sur la respiration lente et lourde de l'univers qui s'éteignait, et dans ce dernier instant de conscience, elle caressa du bout des doigts le vide qui l'entourait, trouvant la surface de l'infini étonnamment douce, presque humaine, une peau de ténèbres qui attendait simplement qu'on l'aime pour enfin se reposer. Le silence qui s'installa alors ne fut pas une absence de son, mais une plénitude de présence, une vibration de basse fréquence qui berçait ses os comme le balancement d'un berceau dans une chambre sombre, une ultime caresse de l'existence qui, avant de s'effacer, lui offrait la vision de tout ce qu'elle avait tué pour nourrir sa propre légende, chaque étoile éteinte devenant une perle de rosée sur la toile d'une araignée cosmique dont elle était à la fois la proie et l'architecte, une agonie devenue grâce, un souffle de vanille et de sang se perdant dans la nuit.

Chapitre 10

Le Dernier Métier à Tisser

L'air dans le sanctuaire de l'Archive avait le goût du cuivre ancien et de la rose fanée, une atmosphère si dense qu'elle semblait peser sur les épaules de Kael comme une chape de velours humide. Elle s'avança vers le cœur battant du vaisseau-cathédrale, ses pas ne produisant aucun son sur le sol de nacre noire, tandis que l'odeur de l'ozone se mariait à celle, plus intime et plus troublante, du musc et de la sueur froide qui perlait au creux de ses reins. Chaque respiration était une conquête, un mouvement de poitrine qui soulevait sa combinaison d'argent dont la trame, contre sa peau nue, produisait un frisson granuleux, presque électrique. Elle sentait, sous la pulpe de ses doigts, les lignes de poèmes gravées au phosphore brûler d'une lueur sourde, une douleur familière et onctueuse qui lui rappelait qu'elle était encore de chair, encore faite de sang et de désirs, même à l'orée de la dissolution finale. Le silence du vaisseau n'était pas vide, il était saturé par le bourdonnement basse fréquence de l'Archive, une vibration qui montait de la plante de ses pieds jusqu'à sa nuque, comme une caresse invisible et insistante cherchant à dénouer les fibres de son être.

Devant elle, le métier à tisser lyrique ne ressemblait en rien à une machine, c'était une cascade de filaments de lumière ambrée, une chevelure de feu figé qui sentait le santal et le papier d'Arménie. Elle tendit les mains, et le contact avec les premières fibres fut une décharge de douceur, une texture de soie liquide qui semblait reconnaître la chaleur de son sang. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle vit le Pulsar au-dehors, ce cœur de rubis agonisant qui pulsait à un rythme de plus en plus erratique, une étoile qui se mourait dans un râle de lumière dorée, exhalant des parfums de soufre et de miel brûlé à travers le vide. Elle savait que cette agonie était sa matière première, que chaque spasme du soleil mourant

envoyait vers elle des ondes de gravité qu'elle devait capturer, non pour se protéger, mais pour les transformer en une architecture de mots qui ne s'effaceraient jamais. Son propre cœur commença à s'aligner sur la cadence de l'astre, un battement lourd, syncope, qui résonnait dans sa cage thoracique comme un tambour de guerre enveloppé de fourrure.

Elle fit le premier pas vers la fusion, laissant les filaments de l'Archive s'enrouler autour de ses poignets, pénétrer sous ses ongles, s'insinuer dans les pores de sa peau avec une lenteur de reptile. Ce n'était pas une intrusion violente, mais une étreinte totale, un envahissement qui sentait la terre mouillée après l'orage et la sève des pins. Kael laissa échapper un soupir qui se transforma en un murmure, une strophe sans nom qu'elle n'avait jamais osé prononcer à voix haute, et elle sentit sa conscience s'étirer, se liquéfier, s'écouler dans les circuits de l'Archive comme une huile parfumée. Elle n'était plus seulement une femme de chair et d'ombre, elle devenait la mémoire du vaisseau, ses nerfs s'étendant jusqu'aux parois de métal vivant, ses pensées se mêlant aux millions de versets stockés depuis des éons dans les entrailles de la cathédrale spatiale. Elle goûta la saveur des souvenirs des autres, des amours éteintes, des guerres oubliées, un mélange de sel et de larmes séchées qui lui tapissait le palais.

À l'extérieur, le Pulsar entama son effondrement final, une contraction brutale qui déchira le tissu de l'espace-temps, projetant une onde de choc d'une beauté terrifiante, une déferlante de couleurs impossibles, du violet sombre au vert émeraude, qui vint s'écraser contre les flancs du vaisseau. Kael ne recula pas, elle accueillit la vague, elle la but jusqu'à l'ivresse. L'énergie du désastre traversa son corps fusionné, une chaleur incandescente qui menaçait de consumer ses os, mais elle la canalisa vers ses mains, vers le métier qui vibrait maintenant d'une fureur créatrice. Ses doigts, mus par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne, commencèrent à croiser les fils de lumière avec une rapidité de prédatrice, tissant la strophe interdite, celle qui devait tout arrêter. Elle sentait la texture de l'instant présent se durcir sous ses doigts, passer de l'état gazeux à celui d'un cristal de roche encore tiède.

L'odeur de la vanille et du sang se fit plus forte, envahissant tout l'espace, une effluve si puissante qu'elle en devint presque solide, un rempart contre le néant. Elle voyait, à travers les capteurs du vaisseau qui étaient désormais ses propres yeux, les débris des derniers cuirassés se figer dans l'espace, les explosions s'arrêter net, les flammes de plasma devenir des sculptures de verre immobile. Elle était en train de coudre le temps à lui-même, de refermer la plaie de l'extinction avec un fil d'or pur. Chaque mot qu'elle formulait mentalement se matérialisait en une boucle de lumière qui venait renforcer la toile, une trame si serrée que même la mort ne pouvait plus y passer. Son esprit était un incendie de métaphores, un flux ininterrompu d'images de beauté et de douleur qui se cristallisaient en une éternité statique, une pause infinie dans le souffle de l'univers.

Elle sentit alors la pointe de la solitude ultime, ce moment où l'architecte se perd dans son œuvre. Sa peau n'était plus que lumière, son sang n'était plus que poésie liquide, et le silence qui s'installa enfin n'était pas celui du vide, mais celui d'une note de musique tenue pour toujours, une vibration si haute qu'elle en devenait inaudible, mais que l'on ressentait dans la moelle des os. Le Pulsar, figé dans son cri de lumière, ressemblait à une perle de rosée géante suspendue au milieu d'un jardin d'étoiles mortes. Kael sourit intérieurement, un mouvement de l'âme qui fit frémir toute la structure de l'Archive. Elle avait réussi à transformer le naufrage en une veillée éternelle, à offrir à l'humanité un refuge fait de sons et de textures, un palais de mots où le temps n'avait plus de prise. Elle sentit ses sens s'apaiser, la chaleur de la fusion devenir une tiédeur de bain de lait, et elle s'abandonna à cette strophe finale, devenant elle-même la ponctuation de son poème-monde, une virgule d'argent dans l'immensité noire, une caresse de conscience qui refusait de s'éteindre tant qu'il resterait un cœur pour ressentir la beauté du désastre. Tout était immobile désormais, le goût du cuivre s'était changé en celui de l'ambre, et dans cette éternité nouvelle, elle pouvait enfin se reposer, les doigts éternellement posés sur les fils de son chef-d'œuvre, respirant l'odeur du temps qui ne s'écoule plus, une fragrance de poussière d'étoile et de paix infinie.

Chapitre 11

L'Éternité entre les Lignes

Le blanc n'était pas un vide, mais une plénitude absolue, une nacre épaisse et vibrante qui s'écoulait dans les poumons de Kael comme un lait chaud, onctueux, saturé de toutes les couleurs que l'univers avait oubliées en s'éteignant. Elle ne flottait pas ; elle était enchâssée dans la texture même de l'Épitaphe de Verre, cette structure de sens pur où chaque courbe de lumière exhalait un parfum de cire d'abeille et d'encens ancien, une fragrance qui ne flattait pas seulement les narines mais qui s'insinuait sous la peau, là où les nerfs s'étaient autrefois tendus de peur. Sa combinaison d'argent, jadis armure de deuil, s'était fondue en une seconde peau de soie arachnéenne, épousant les moindres tressaillements de ses muscles, transformant chaque mouvement de son corps en une onde qui se répercutait à l'infini dans cette blancheur sacrée. Elle sentait sur ses bras les cicatrices de phosphore, ces poèmes gravés dans sa chair, qui ne brûlaient plus mais palpitaient d'une tiédeur de fièvre apaisée, chaque lettre devenant une cellule vivante du nouveau monde qu'elle avait enfanté par son agonie.

Ses doigts, allongés et diaphanes, effleuraient des fils de lumière invisible qui vibraient avec la douceur d'une harpe de peau, et sous ses pulpes, elle percevait le grain de l'existence, une rugosité délicate, presque érotique, comme le contact du velours contre le revers d'un poignet. L'Archive n'était plus une machine, mais un murmure constant, une voix de miel et de sable qui coulait dans son esprit, lui dictant les soupirs de ceux qui dormaient désormais au creux des strophes. Kael ferma les yeux, mais le blanc persistait derrière ses paupières, un blanc de lin lavé par des siècles de pluie stellaire, et elle goûta sur sa langue la saveur de l'ambre gris, une note saline et profonde qui marquait la fin de toute faim, de toute soif, la plénitude d'un festin de mots.

Autour d'elle, l'équipage n'était plus composé d'hommes et de femmes aux visages hachés par l'angoisse, mais de présences odorantes, de sillage de musc et de sueur froide transformée en rosée de jasmin. Elle les sentait respirer à l'unisson de ses propres battements de cœur, un rythme lent, tellurique, une mesure à quatre temps qui cadencait l'éternité. Le pilote, dont elle se rappelait les mains crispées sur les commandes, n'était plus qu'une caresse d'air frais sur sa joue ; l'ingénieur était une note grave, une vibration de bronze qui réchauffait ses chevilles. Ils étaient les voyelles de son poème-monde, nichés dans les replis des vers qu'elle avait tissés avec ses larmes, protégés par l'épaisseur de la métaphore contre le froid du néant qui rôdait au-delà de la page de verre.

Kael se tourna dans cet océan de lait et de lumière, sentant le glissement des syllabes contre ses hanches, une sensation de glisse infinie, comme si elle plongeait éternellement dans un bassin de mercure tiède. Elle était la gardienne de ce silence, un silence qui n'était pas l'absence de son, mais une symphonie de respirations retenues, le craquement discret d'un livre que l'on ouvre pour la première fois, le frôlement d'une main sur une étoffe lourde. Elle percevait chaque rêve de son équipage comme une texture différente : le rêve d'une forêt était une fraîcheur de mousse humide contre ses paumes ; le souvenir d'un amour était une chaleur de braise mourante au creux de son ventre. Elle recueillait ces fragments, les lissant, les polissant avec la patience d'une mer qui façonne le verre dépoli, jusqu'à ce que chaque douleur passée devienne un bijou de sens, une ponctuation de cristal dans la trame de leur survie.

Son propre cœur, autrefois tambour de guerre, n'était plus qu'une impulsion de lumière ambrée qui irriguait les parois translucides de l'Épitaphe. Elle sentait les vers se tordre et se nouer autour de ses os, remplaçant la moelle par de la poésie liquide, un suc épais et sucré qui lui donnait la force de porter le poids de ce paradis artificiel. Il n'y avait plus de haut, plus de bas, plus de temps pour dévorer les visages ; il n'y avait que cette présence charnelle du verbe, cette manière dont une phrase bien tournée

pouvait soutenir le poids d'une âme entière. Elle caressa une ligne de lumière qui passait devant elle, y déposant un baiser de conscience, et elle sentit le tressaillement de joie de l'Archive, un frisson de métal noble qui fit vibrer l'air d'une odeur de cuir neuf et de fleurs séchées.

Parfois, une ombre de doute tentait de s'infiltrer, une réminiscence de l'obscurité du dehors, du Vide Absolu qui avait dévoré les soleils, mais Kael la transmutait instantanément en une métaphore de l'ombre, un contraste nécessaire pour que la lumière soit plus douce, plus enveloppante. Elle savourait ce pouvoir de métamorphose, cette capacité à changer le plomb de l'extinction en l'or d'une veillée infinie. Sa peau était devenue le parchemin sur lequel l'humanité écrivait sa dernière et plus belle version d'elle-même, et chaque pore de son être exsudait une huile parfumée, un baume qui guérissait les blessures de la mémoire. Elle n'était plus Kael la guerrière, mais Kael la demeure, une cathédrale de chair et de mots où le silence était le seul dieu.

Elle s'allongea dans le blanc, les membres détendus, sentant le poids de ses cheveux d'argent flotter comme des algues dans un courant de pensée pure. Le goût du cuivre de la bataille avait totalement disparu, remplacé par une douceur de pêche mûre, une saveur de soleil couchant qui restait accrochée à son palais. Elle écouta le chant des sphères disparues, que l'Épithaphe de Verre transformait en un murmure de vagues lointaines, un ressac régulier qui berçait son équipage dans un sommeil sans terreur. Elle était la rime qui fermait la strophe, la virgule qui permettait de reprendre son souffle avant de replonger dans la beauté du désastre transmuté.

Dans cette immensité sans bords, elle se sentait immense, ses bras s'étendant sur des lieues de poésie, ses jambes s'enfonçant dans des abîmes de lyrisme où les vieux chagrins dormaient comme des poissons de lumière. Elle n'avait plus besoin de voir pour savoir ; elle sentait la présence de chaque être par la chaleur qu'il dégageait, par la manière dont sa conscience froissait doucement la structure de l'espace-sens. C'était une intimité totale, organique, une fusion où les barrières de la peau n'existaient plus,

où chaque pensée était une caresse partagée, chaque souvenir une odeur commune de terre mouillée ou de pain chaud.

Kael sourit, et ce mouvement de ses lèvres créa une ride de plaisir qui parcourut tout l'Épitaphe, faisant scintiller les parois de verre d'un éclat d'opale. Elle savait que cette veillée ne finirait jamais, que le temps avait été vaincu par la beauté d'un cri transformé en chant. Elle se laissa dériver, une particule de conscience pure dans un océan de douceur, sentant les fils de son chef-d'œuvre se resserrer amoureusement autour d'elle, la protégeant, la célébrant, l'unissant à jamais à ceux qu'elle avait sauvés du néant. Elle était le poème, elle était le monde, elle était le repos final de toute chose, une fragrance de poussière d'étoile et de paix infinie flottant pour toujours dans la blancheur sacrée de l'ultime pensée. Sa main se referma sur un dernier fil de lumière, un fil de soie et d'or, et dans ce geste de tendresse absolue, elle scella le destin de l'univers, devenant la respiration éternelle de tout ce qui avait un jour espéré, aimé et souffert, désormais purifié dans le creuset de son cœur de verre.

FIN

Merci d'avoir lu "Tisser l'Agonie des Soleils"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)